

LA NOUVELLE CRITIQUE
19, Rue Saint-Georges-IX
JANVIER 1964

La 5ème Biennale

âgés que moi. Que s'est-il passé dans les années 50 ? C'est simple. J'ai commencé à constater dans mes propres créations la répétition des formes. Et je n'étais pas seul à ressentir cette crise. Alors le problème a consisté à trouver de nouvelles solutions par une pensée nouvelle qui concerne à la fois le contenant et le contenu indissolublement liés.

Un certain nombre de ces artistes ont réussi le renouvellement : Vieira da Silva, Lopicque, Pignon. Nicolas de Staël est mort dans ce combat.

Mais toute une nouvelle génération de peintres, à partir d'expériences profondément vécues, elles, comme celle de Wols, ont choisi la solution anarchiste : tout foutre en l'air. Voilà comment à mon avis, est né le « yé, yé » pictural : projection instantanée de sentiments sur la toile.

Voilà pourquoi aussi cette forme de peinture est incapable de permettre d'assumer une angoisse : ce serait le contraire de son but.

Quant au contenu politique de la peinture, il ne faut pas, je crois, mettre la charrue avant les bœufs. La politique ne peut devenir claire dans la peinture que par le processus de clarification de la peinture elle-même : en tant que peintre, je ne vois de ressource que dans l'esthétique et de voie de progrès que dans l'esthétique.

Le contenu politique de la peinture ne peut pas lui être imposé de l'extérieur : pour qu'elle soit présente, il faut que la politique se fasse peinture.

PICHETTE. — Il y a peut-être un autre exemple à donner à ceux de Poliakov, de De Staël ou de Lopicque; je citerai l'œuvre de Pierre Tal Coat, que j'aime particulièrement, et qui a progressé très normalement, loin de toutes les modes; sa progression ayant toujours été axée vers des recherches très personnelles. C'est une œuvre qui s'est complètement renouvelée, transformée au cours des années de travail. La personnalité de Pierre Tal Coat est évidente et l'influence de son œuvre a été bénéfique à certains.

Sur un autre plan, pourquoi ne parlerions-nous pas de l'égoïsme qui règne en général dans le milieu qui nous touche de près, les uns et les autres ? C'est une triste constatation qu'il faut faire, malheureusement beaucoup de nos confrères se complaisent dans leur tour d'ivoire.

Je pense à Matisse, aux positions qu'il a prises dans sa vie; on ne peut dissocier, il est vrai, le peintre et l'homme car il faudrait dire que les deux ont été admirables.

Quant à son engagement propre : il n'est pas obligatoire de 160 faire un art axé sur la vie de tous les jours ou sur les périls dont

on a la crainte, il faut selon son propre langage s'exprimer avec sincérité, donner au spectateur une satisfaction intérieure, peut-être lui faire oublier les dangers et les incertitudes des lendemains.

JEAN PICART LE DOUX. — Je voudrais ajouter un mot à ce que vient de dire Pichette, car je suis tout à fait d'accord avec lui quand il parle de l'exaltation que peut donner l'œuvre d'art. Je me souviens que, me trouvant à Varsovie avec Jean Milhau au moment où était inaugurée une exposition de peinture française dans laquelle toutes les tendances étaient représentées, le ministre de la Culture m'a dit à peu près ceci, notamment à propos de Matisse, de certaines autres œuvres et des tapisseries : « Je ne sais pas s'il s'agit de réalisme socialiste, mais je trouve que ces œuvres chantent la joie de vivre et qu'elles expriment une projection vers l'avenir ».

Ce qui m'incite à dire que, ayant montré plusieurs fois nos œuvres dans des milieux populaires, dans les banlieues de Paris, dans les pays de l'Est, j'ai senti que le travailleur, que l'ouvrier attend de nous que nous lui apportions quelque chose et surtout quelque chose de vital. Je crois que le rôle de l'artiste, même lorsqu'il fait une œuvre qui, à première vue, ne s'inscrit pas dans le contexte politique et social, est d'apporter un élément humain et constructif.

JEAN MILHAU. — C'est absolument certain.

JEAN ROLLIN. — Visitant l'exposition Fernand Léger à Moscou, l'hiver dernier, j'ai été extrêmement frappé par l'impression extraordinaire que produisaient ses œuvres sur un public très évolué du point de vue culturel (public de professeurs, d'étudiants, d'ingénieurs, de mathématiciens, de physiciens, etc...) et qui appréciait l'œuvre de Léger parce que son pouvoir de communication humaine lui était sensible et le plaçait tout de suite au niveau de cette création.

Bien qu'inspirés, comme certaines œuvres de Léger, par le machinisme, les travaux d'équipe de la Biennale étaient trop privés de contenu humain pour émouvoir vraiment le spectateur. Pourtant, même si ces œuvres paraissent souvent déroutantes et inutiles, elles s'inscrivent dans la direction tracée par Fernand Léger quand il invitait les artistes à créer « le vaste monument populaire » où toutes les disciplines artistiques, peinture, architecture et sculpture devraient collaborer. C'est pourquoi il faut aller beaucoup plus loin dans la réalisation de nouveaux travaux d'équipe et créer, d'abord, des conditions plus favorables à la création des jeunes, en leur proposant un idéal social, des pers- 161